Interview

Carlos Leal: «Je ne veux pas mourir à Los Angeles»

Le comédien et ex-Sens Unik installé en Californie fait halte à Renens, là où il est monté sur les planches, enfant, pour la première fois. Il jouera… une star de cinéma.

Francois Barras

C'est l'histoire de Carlos, une star hollywoodienne qui revient en Suisse romande pour jouer dans la pièce de son cousin Carlos, acteur lui aussi, 54 ans pareil, d'origine espagnole itou mais à la renommée plus provinciale et au registre plus rigolo. Prière d'y voir une fiction, même relative: Leal (le premier) n'est pas aussi star qu'Henriquez (le second) ne serait tocard, ainsi que le dessine le scénario d'«Hermanos». Mais il est certain que le parcours des deux hommes a résonné dans l'écriture de cette pièce, qui sera créée à Renens, la ville d'origine de l'ex-Sens Unik.

La vedette, c'est donc Carlos Leal. Le comédien, chanteur et désormais photographe monte pour la première fois sur les planches dans un rôle principal, en contrepoint d'une carrière au cinéma commencée il y a bientôt un quart de siècle. Entre deux revues vaudoises, le «Peutch» Carlos Henriquez a mitonné cette comédie inspirée du «Dîner de con» et imaginée spécifiquement pour Leal. Lequel interrompt l'écriture de la chanson de la pièce, qu'il interprétera, pour prendre le micro de l'interview.



Carlos Leal touche du bois dans le décor de «Hermanos», qu'il jouera à la salle de spectacle de Renens. «Ma première pièce était là avec l'école espagnole, j'avais 8 ans, un truc de Rois mages.» 24HEURES/MARIE-LOU DUMAUTHIOZ

Qu'est-ce que c'est, en fait, une star hollywoodienne?
Je ne sais même pas si ça existe. Hollywood, c'est un concept. Ma vedette de la pièce, je vais la jouer avec un peu d'arrogance, beaucoup de confiance en soi que bousculent des doutes, des angoisses. J'ai côtoyé des stars, qui sont beaucoup plus simples et accessibles que les gens payés pour la protéger le font croire: quand tu tournes avec Al Pacino, il est vraiment à 100% avec toi. Mais ça, c'est sur le plateau. Le reste du temps, ce sont des avocats, des agents, des managers, des publicistes, tout ce bordel.

Cela fait déjà onze ans que vous vivez en Californie…
Oui, mais je n'ai jamais lâché l'Europe, j'y reviens beaucoup pour travailler. Je me sens 100% Européen et très peu Américain. Que ce soit à Lausanne, Madrid, Berlin ou Paris, je m'y sens bien. Je ne veux pas mourir à Los Angeles.

La ville vous a déçu?
Elle est devenue plus dure, globalement. Elle s'est «boboïsée» d'un côté mais extrêmement appauvrie de l'autre. Ça ressemble au Brésil, avec des zones d'ultrariches séparées des ultrapauvres. Elle reste malgré tout agréable à vivre, nous habitons un quartier très métissé, ma femme, mes deux enfants et moi. Quand j'y suis arrivé, il y avait l'excitation de la découverte, je voulais savoir ce que Hollywood représentait. Aujourd'hui, je le sais, je l'ai vécu. Je ne suis pas devenu une star, je n'ai pas gagné un Oscar mais ce n'est pas grave. Je suis un acteur qui travaille, c'est l'essentiel.

Vous avez des regrets?
Oui, évidemment. Je fais un métier de frustration. Et encore, moi j'ai de la chance, si on regarde mon IMDB *(ndlr: base de données mondiale du cinéma)*, on voit que j'ai bossé comme un malade. Au bout des castings, il y a souvent un rôle, même petit. Je suis passé à côté de choses dont vous n'avez pas idée, mais j'ai aussi vécu des moments que je n'aurais pas espérés. Tous les jours, il faut vivre avec le doute, c'est ça le plus dur.

On doute de quoi? De son talent? Du système?
Sans être prétentieux, je n'ai plus vraiment de doute sur mon talent. Je crois avoir fait mes preuves, et même là-bas les retours critiques ont toujours été élogieux. Mais ce n'est pas qu'une question de talent. Il faut surtout de la chance, parfois des miracles et même des accidents.

Venir au théâtre, est-ce une façon de se diversifier?
J'en ai fait pas mal quand je prenais des cours. À Paris, j'ai joué dans deux pièces. Une en Espagne, une à Los Angeles. Pas beaucoup, finalement. Ça me fait surtout plaisir de revenir à Renens, là où je suis monté pour la première fois sur les planches: j'avais 8 ans! C'était pour un spectacle de Noël, à l'école espagnole. Je ne me souviens plus du tout du rôle, je crois que c'était un truc avec les Rois mages.

Vous stressez?
Écoutez, en février, je suis censé participer à une nouvelle série Marvel, sur un ou deux épisodes. Eh bien… je m'en fous! Cette pièce me fait vibrer mille fois plus. Parce que ma mère sera dans la salle, et tous mes amis de l'époque. Du genre: «Alors comme ça, Carlos, il va faire un spectacle?» J'ai vraiment intérêt à être bon.

Vous avez remporté le Prix Focale 2023 de la Ville de Nyon pour votre travail photographique «Nous avons tous rêvé de Hollywood». Encore une facette qu'on ne connaissait pas de vous.
C'est presque une bouée de sauvetage, ce qui m'est arrivé avec la photographie. J'avais besoin de me reconnecter avec moi-même et avec mon environnement. Quand on est acteur, on dit le texte d'un autre, on endosse un personnage inventé, je voulais retrouver ce que je connaissais en tant que rappeur, une manière de témoigner d'une certaine réalité. Pas celle du monde hollywoodien – c'était mon projet de départ, mais j'ai vite compris que cette esthétique-là ne m'intéressait pas. J'ai préféré raconter la ville de Los Angeles.

C'est vous qui avez évoqué le rap en premier, vous remarquerez…
Oui et je vous en remercie. *(Rire)* J'ai longtemps été associé à Sens Unik et je le comprends, c'est une question de génération. Les gens qui m'en parlent le font toujours sous l'angle de la nostalgie sympa. «Ah, comme c'était bien cette époque!» Je trouve ça génial, mais je ne me repose pas là-dessus. Et j'avoue que je me dis parfois qu'il serait cool qu'ils sachent que l'année passée, j'ai fait trois longs métrages. Sens Unik, c'est un peu comme James Bond, on me relance toujours dessus même si mon rôle dans «Casino royale» date de 2006. Mais bon, c'est vrai que c'est l'un des meilleurs James Bond, et le premier avec Daniel Craig. J'ai eu de la chance.

«Hermanos», de et avec Carlos Henriquez. Renens, salle de spectacle. Samedi 16 (20 h) et di 17 déc. (17 h et 20 h). *www.monbillet.ch*

L'«Oratorio de Noël», hymne de l'avent qui résonnera trois fois

Musique chorale

À Lausanne, Genève et Martigny, Diego Fasolis dirige l'OCL et l'EVL dans de larges extraits du chef-d'œuvre de Bach.

«Jubilez, chantez d'allégresse! Louez ces jours merveilleux!» L'ouverture spectaculaire de l'«Oratorio de Noël» de Jean-Sébastien Bach, c'est vraiment «Roulez timbales! Sonnez trompettes!», fanfare céleste pour propager la nouvelle de la naissance de Jésus, cascade de notes matérialisant cette descente de la force divine du ciel vers la terre. Sur un rythme entraînant, le chœur met toute son énergie pour marquer sa joie.

Ce véritable hymne de la période de l'avent revient chaque année au programme des chorales, mais l'occasion d'entendre de larges extraits de ce chef-d'œuvre avec des chanteurs professionnels n'est pas si courante. L'Orchestre de chambre de Lausanne, l'Ensemble vocal de Lausanne et quatre solistes de premier plan seront placés sous la direction de Diego Fasolis à trois reprises cette semaine, à Lausanne mercredi 6 décembre, à Genève jeudi 7 et à Martigny vendredi 8.

L'«Oratorio de Noël» est formé de six cantates qui ont été jouées à Leipzig pour les six jours de la fête du temps de Noël 1734-1735 (25, 26, 27 décembre, 1er, 2 et 6 janvier). Pour ce vaste ensemble, Bach ne composa pratiquement aucune musique originale, puisant dans des chœurs d'ouverture et des arias de ses œuvres profanes et sacrées assez récentes. Comme le cycle dépasse l'envergure d'un seul concert, l'EVL et l'OCL ont concentré leurs efforts sur les parties 1, 2, 3 (de la naissance de Jésus jusqu'à l'adoration des bergers) et 6 (Épiphanie).



DANIEL VASS

Diego Fasolis défend la musique sacrée de Bach.

Le Bach de Lugano
Lors de son récent passage à l'Opéra de Lausanne pour diriger la «Norma» de Bellini, Diego Fasolis nous avait confié à demi-mot son désir de poser petit à petit la baguette. Ce qui rend d'autant plus précieuse sa venue. Avec près de 600 nouveaux programmes en trente ans de direction musicale à la Radiotélévision suisse italienne et à la tête de son ensemble I Barocchisti, le chef tessinois a amplement mérité son surnom de «Bach de Lugano».

Diriger Bach dans des conditions de rêve se refuse dès lors difficilement. Comme l'exprime Diego Fasolis dans le programme du concert: «Peu d'œuvres peuvent se mesurer à l'«Oratorio de Noël». Il s'agit sans doute de l'une des œuvres les plus grandioses, fascinantes et émouvantes jamais conçues par l'esprit humain, exécutée par des personnes enthousiastes. Mais surtout, notre concert est porteur d'espoir et de confiance, car capable de dégager une énergie messianique dont le monde a cruellement besoin. Être ensemble, en paix à travers l'art.» **Matthieu Chenal**

Lausanne, Théâtre de Beaulieu, me 6 déc. (19 h 30); Genève, Victoria Hall, je 7 déc. (19 h 30); Martigny, Fondation Gianadda, ve 8 (17 h) *www.evl.ch*

En deux mots

«Rizz» fait le buzz
Dictionnaire «Rizz» est le mot de l'année désigné par le dictionnaire anglais Oxford. Le terme argotique, apparu sur les réseaux sociaux en 2022, est synonyme de style, charme, séduction. Son usage a explosé en juin dernier, lorsque l'acteur Tom Holland, star de «Spider-Man» a déclaré n'avoir «aucun rizz du tout». Il est aussi utilisé en français. **ATS**

Lou Lepori honoré
Prix L'auteur tessinois basé à Lausanne Lou Lepori reçoit le Prix Lilly Ronchetti pour son projet «Nuovi amori. Raccolta di racconti» («Nouvelles amours. Recueil de nouvelles»). L'association des autrices et auteurs de Suisse remet cette distinction pour la huitième fois. Lou Lepori écrit en français et en italien, de la poésie, des textes pour le théâtre, des essais et des romans. **ATS**

Contrôle qualité